

Traduction et paratraduction en tant que stratégies de résistance à la réification à l'ère de l'Intelligence Artificielle (IA)

Translation and paratranslation as resistance strategies to reification in the era of Artificial Intelligence (AI)

Karl Schurster

Université de Vigo

karl.schursterverissimo@uvigo.gal

<https://orcid.org/0000-0002-1363-119X>

Óscar Ferreiro-Vázquez

Université de Vigo

oferreiro@uvigo.gal

<https://orcid.org/0000-0002-8442-8930>

Abstract

Philosopher Byung-Chul Han argues that we are living in a transition from the “era of things to the era of non-things”. According to his perspective, things do not determine the world we live in: information does. Consequently, the profession of translation has become increasingly mechanized to meet the high demand for “information”, turning readers into compulsive consumers of words. Thus, there is a significant risk of confusing the symbolic representation of words with essential reality, neglecting the importance of context and paratext in the construction of meaning. This phenomenon can lead to a loss of meaning in the act of translation, diminishing its role as a bridge between cultures and languages. Borrowing from the axiom of Portuguese intellectual Rui Pereira in a society of “non-thought”, it is crucial to reflect on how “translating in times of non-translation” operates. In this regard, the objective of this essay is to analyze how paratranslation, from the Vigo School, can be understood as a space of resistance against a process of reification of the other’s existence in the act of translating. In the “AI era”, where translation has become an increasingly mechanized act, the examination of the paratexts surrounding this process serves as a way to return to the fundamental condition of translation: the human condition.

Keywords: paratranslation, translation, Artificial Intelligence, reification

The world is badly in need of translators.

Martin Kay (1980)

*Traduire, en d'autres termes, commence lorsqu'on touche
à de l'intraduisible, plus exactement lorsqu'on
reste sur le seuil du traduisible.*

Alexis Nuselovici (2022)

INTRODUCTION

« L'intelligence artificielle est purement politique » (Coeckelbergh, 2023, p. 17). Débattre sur l'IA revient à s'immiscer dans les sphères du pouvoir, en démontrant qu'il ne s'agit pas d'un simple sujet technique, mais d'une question hautement polémique sur l'avenir, sur la pensée de l'humanité dans un horizon d'expectatives. Dans le domaine de la philosophie politique de l'IA sont évoqués les principes éthiques de ses utilisations, notamment quand celles-ci repoussent les limites de leur intervention dans le milieu humain au moyen d'algorithmes et de bases de données complexes. Lorsqu'on évoque la traduction et la manipulation d'outils d'intelligence artificielle, on imagine spontanément un modèle figé, déterminé par une traduction mécanique qui serait incapable de produire une traduction reflétant toute la sophistication de l'original, altérant les signes sans en altérer inévitablement le sens *strict*. Néanmoins, le développement des outils technologiques dans ce secteur professionnel et de connaissances prouve qu'Isaac Asimov pourrait ne pas être loin de la vérité dans ses dystopies les plus pessimistes telles que « Les Robots » (1950), où l'auteur illustre comment le développement de l'outil le rend non seulement plus agile et « intelligent » du point de vue informatique, mais l'incite à reproduire des éléments typiquement humains, acquérant ainsi des caractéristiques et une complexité humaines, par exemple en prodiguant des conseils ou en exprimant ses sentiments, même si ceux-ci sont programmables. À cet égard, la traduction a acquis un élément non humain, l'intelligence artificielle, qui prétend pouvoir lire l'humain sur nombre de ses interfaces les plus subjectives. Ceci démontre la nécessité cruciale d'élargir notre champ de réflexion sur le rôle et l'impact de l'IA dans cette pratique.

À mesure que de nouveaux outils collaboratifs apparaissent pour réaliser des fonctions étant auparavant l'apanage des traducteurs, un défi semble ainsi se dresser sur la trajectoire du domaine de la traduction réalisée exclusivement par des humains. L'évolution technologique redéfinit le paysage de la traduction, la transformant en une activité requérant un partenariat de plus en plus étroit entre l'humain et la technologie.

Face à la traduction mécanique alimentée par l'Intelligence Artificielle (IA), le domaine traductologique est confronté à un défi de taille. Les progrès de l'IA et des technologies de traduction automatique ont engendré une transformation sans précé-

dent de l'horizon de la traduction. Par ailleurs, attendre uniquement de la traduction qu'elle soit un moyen de communiquer des contenus, ou la défendre comme tel, représente une approche conservatrice simplifiée de ces transformations.

Il est essentiel de reconnaître que les transformations technologiques façonnent profondément les relations humaines et, par extension, les professions et les pratiques, y compris la traduction. L'IA véhicule des défis éthiques et sociaux qui ne peuvent être ignorés, notamment les problématiques liées à la confidentialité, au biais algorithmique et à la qualité des traductions générées automatiquement. À l'inverse, nier l'existence de l'IA en traduction reviendrait à mettre de côté une réalité qui détermine la façon dont la société vit au quotidien. L'IA fait déjà partie intégrante du quotidien des personnes. Elles les poussent à adopter certaines décisions, qu'il s'agisse d'un achat ou du choix de leurs élus municipaux (Coeckelbergh, 2023, p. 18).

Accepter la présence de l'IA dans le domaine de la traduction est un fait distinct de celui de céder aux problématiques éthiques et sociales qu'elle peut véhiculer. Bien au contraire : c'est un appel à faire face à ces défis de manière éthique et consciente, en développant des réglementations et des lignes directrices pour garantir que la technologie serve à élargir la communication globale tout en préservant l'intégrité culturelle et linguistique.

En retraçant le mode opératoire du travail du traducteur, nous ne nous appuyons jamais sur une réalité ancrée dans un présent générationnel, mais sur les attentes d'une mentalité forgée dans un certain espace-temps, habituée à répéter (à tort) la phrase toute faite « il en a toujours été ainsi » ; alors qu'en réalité, la dynamique des choses a amené leur propre transformation en « non choses ». Le monde actuel, marqué par un débat nourri sur l'IA, reflète comment les « choses » ont été transformées en « non choses », et comment ces « non choses » sont capables de modifier en profondeur, voire en permanence, notre façon d'interagir avec notre propre pratique. Aujourd'hui, il n'est pas nécessaire d'être historien pour étudier l'histoire, ni d'être traducteur pour traduire. En parallèle, l'histoire de chacun et le passé récent n'ont jamais été autant rejetés, tout comme la traduction de l'autre en tant que culture, en tant qu'individu défini par les artefacts culturels et symboliques de sa propre histoire. Le sens de notre propos est le suivant : quand le langage se réduit à de l'information (et nous vivons dans un monde qui en est submergé), il perd son aura. La transformation du langage en information mène à un désenchantement complet du sujet vis-à-vis du monde et, par conséquent, la perception de l'altérité cède la place à l'indifférence.

À notre époque, l'acte de traduction exige une réflexion profonde sur la relation entre le sujet (le traducteur) et cet autre que l'on traduit. Dans la traduction littéraire notamment, on retrouve toujours un arrière-plan culturel et un élément subjectif qui exigent du traducteur une perception approfondie. À l'inverse, en traductologie, la traduction mécanique ou automatique a tendance à accélérer le processus d'« expulsion de l'autre » (Han, 2023, p. 78), en le substituant par des signes et des mots mécanisés, privant ainsi ce sujet de sa singularité dans le monde. En remplaçant le

traducteur, un individu qui observe, écoute et comprend l'autre avant de le traduire, par un système mécanique, nous remplaçons un acte humain en un processus commercial, favorisant ainsi sans le vouloir l'aliénation des relations. La pratique même de la traduction, ainsi que les sujets concernés, subissent une chosification exécutée sur l'autel de l'élargissement de la portée de la traduction, et même de sa « démocratisation ». Mais, en réalité, ce processus revient à réduire l'individualité de l'autre en limitant sa capacité d'expression et de communication, portant ainsi atteinte à son existence dans le monde.

La traduction, à l'instar de nombreux aspects de la vie contemporaine, est aussi devenue un produit de consommation. Nous ne traduisons pas uniquement pour rendre un contenu intelligible. Si la popularisation de la traduction a conféré au traducteur une visibilité et une importance majeures dans la société, elle a également permis au système capitaliste de reconnaître le potentiel économique de cette pratique, ce qui a conduit à la création d'outils techniques destinés non pas à éliminer le traducteur, mais à restreindre son rôle via l'émergence de solutions technologiques promettant aux individus une supposée « autonomie » en traduction.

Selon Walter Benjamin, une des missions du traducteur consiste à révéler le « rapport le plus intime entre les langues » (2011, p. 106). La restauration de cette affinité perdue pourrait être considérée comme l'interprétation benjaminienne de l'art de la traduction. Si nous transposons cette perspective à l'époque actuelle et adoptons le concept plus contemporain de « mettre en relation », soit l'établissement de connexions porteuses de sens, nous pouvons affirmer que la traduction représente un retour, ou du moins une possibilité de retour, à des formes de connexion et à la construction de liens à travers les mots et l'acte de reconnaissance. En abandonnant l'idée d'« harmonie prétendue » présente dans la pensée du philosophe allemand, cette connexion, ce lien, fournit l'opportunité de réconcilier l'individu avec un monde souvent « désenchanté » et avec l'« autre », qui est distant non seulement en raison de la barrière linguistique, mais aussi en raison d'un manque de reconnaissance mutuelle (Passini, 2015, p. 34).

Le présent article vise à promouvoir une réflexion profonde sur la relation étroite entre traduction, paratraduction et Intelligence Artificielle (IA). Notre objectif est de mettre en lumière la façon dont le phénomène de réification et la modernisation rapide de la technologie dans le domaine de l'IA ont un impact direct sur notre compréhension de la traduction, ce qui engendre des transformations profondes et durables de cette pratique.

Nous défendons principalement la thèse selon laquelle la paratraduction a un rôle crucial à jouer dans le processus de résistance à cette réification croissante. Nous partons en effet du principe que l'IA, en échouant à interpréter correctement les éléments paratextuels impliqués dans l'acte de traduction, est incapable de saisir la complexité de l'« autre ». Le processus de transformation des personnes et des pratiques en simples objets mécaniques mènerait ainsi à l'impossibilité d'envisager la traduction

comme une rencontre authentique avec l'« autre ». Le résultat serait la réduction de l'« autre » à une entité réifiée, dépourvue d'identité et de culture politique.

Pour une analyse plus complète de la thématique considérée, notre article est structuré en deux parties interconnectées. Dans la première partie, nous abordons la question de l'éthique dans le contexte de l'IA et sa relation avec le domaine de la traduction, en étudiant les enjeux éthiques que pose ce phénomène en pleine évolution. Dans la seconde partie, nous étudions le lien existant entre traduction, paratraduction, réification¹ et résistance, en proposant la définition de la paratraduction comme un acte de résistance contre la chosification² des relations culturelles et linguistiques.

Enfin, nous présentons la paratraduction comme un mécanisme de résistance possible face au processus de réification. La paratraduction démontre en effet l'incapacité de l'IA à comprendre et traduire efficacement les éléments paratextuels. C'est pourquoi, même si nous reconnaissons la nécessité d'une coexistence de plus en plus étroite avec l'IA, il est fondamental d'imposer et de clarifier les limites éthiques de notre pratique, en réaffirmant le caractère primordial de la condition humaine dans l'acte de traduction.

ÉTHIQUE ET IA EN TRADUCTION

Dans le livre de science-fiction « Les Supertoys durent tout l'été », écrit par Brian Aldiss (2001) et publié pour la première fois en 1969, une technologie de pointe crée des intelligences artificielles ultra-performantes. Ici, la dystopie est le pilier d'une intrigue déterminée par la logique de robots assurant des tâches et de fonctions humaines. Les « superjouets » du titre sont des robots ultra-performants, programmés pour ressembler à de véritables enfants et agir comme tels afin de remplir le vide émotionnel créé par le manque d'enfants humains.

L'histoire met en scène un couple, Henry et Mary, qui adopte un « superjouet » nommé David, programmé pour leur vouer un amour inconditionnel. Or, quand la situation se complique et qu'ils ne parviennent plus à s'occuper de David, les personnages sont confrontés à un dilemme moral : quel comportement adopter face à un être artificiel qui est sincèrement persuadé d'être leur fils ? Cette nouvelle explore des thématiques profondes, telles que l'intelligence artificielle, l'empathie, l'éthique, et la nature de l'humanité. Elle interroge sur ce qu'est un être humain, et jusqu'à quel point la technologie peut reproduire l'expérience humaine. Ce livre constitue l'un des fondements du film *A.I. Intelligence artificielle* de 2001, dirigé par Steven Spielberg. Le cinéaste nord-américain utilise ce que Gérard Genette appelle l'intertexte, « la

¹ Réification (du mot allemand *Verdinglichung*) – fait référence au processus de transformer des abstractions ou des concepts en entités concrètes, traitant les idées comme si elles étaient des choses tangibles.

² Provient du terme latin « *cos* » (chose). Il fait référence à l'acte de transformer quelque chose en une chose, traitant quelque chose comme s'il s'agissait d'une entité physique ou matérielle.

présence effective d'un texte, sous sa forme complète ou partielle, dans un autre » (1989, p. 10) pour provoquer une réflexion sur les dilemmes éthiques et moraux de la présence de l'IA dans nos vies.

González Vidal (2008, p. 134) affirme que l'intertexte, quelle que soit sa nature, est toujours à l'origine de processus sémiotiques qui devront être décrits afin de déterminer le fonctionnement de l'intertexte avec le texte principal. Cette relation intrinsèque des réseaux de significations semble être l'un des fondements permettant de constituer des outils d'intelligence artificielle comme ChatGPT, entre autres. Alors, quelles sont les limites éthiques de ce processus ? Comment définir la notion d'auteur dans la foule de textes présents dans les bases de données disponibles en ligne, et dans quelle mesure est-il possible de qualifier un texte d'« original » si l'on considère que l'algorithme crée à partir d'informations préexistantes ? Par métaphore, nous retrouvons la dystopie d'Aldiss : si les « superjouets » durent tout l'été, que faire quand l'été touche à sa fin, ou quand nous souhaitons leur imposer certaines limites ?

Le croisement entre le domaine de la traduction et les innovations apportées par l'Intelligence Artificielle (IA) se manifeste à travers plusieurs dimensions d'analyse qui retiennent l'attention de la communauté académique. La plus notable est la transformation du processus de traduction en lui-même. Historiquement axé sur l'expertise du traducteur humain, ce processus connaît une révolution radicale depuis l'introduction de l'IA, reposant sur des algorithmes d'apprentissage automatique et des réseaux neuronaux. Ces outils, dotés d'une puissance de calcul exceptionnelle, confèrent à la traduction une technique sans précédent, permettant de créer des traductions automatiques en une fraction du temps jadis nécessaire.

Dans un monde connecté, la traduction est un besoin fondamental. Le traducteur, comme l'interprète, répond à ce besoin en fournissant un service professionnel de médiateur interlinguistique et interculturel. Il nous permet d'accéder aux informations que nous cherchons, bien que nous n'ayons pas toujours conscience de son existence, comme l'explique Stephen Doherty (2016, p. 948). Son argumentation se fonde sur les œuvres de Kenny (1996) et O'Reilly (2005) pour affirmer qu'en raison de sa nature discrète, nous sommes souvent incapables de percevoir la présence de la traduction, même quand nous l'avons sous les yeux. Face à la croissance exponentielle des contenus numériques et au développement d'une culture en ligne alimentée par les technologies du Web 2.0, la traduction humaine traditionnelle ne serait tout simplement pas capable de répondre à la demande croissante en services de traduction. L'utilisation d'outils d'assistance, voire de traduction complète, est ainsi devenue inévitable.

La Traduction Automatique (TA) est un type de traduction réalisé par des systèmes électroniques et informatiques, dont la sophistication a progressivement évolué pour dépasser leur ancienne limitation au sens littéral. Le registre familier, l'argot et les expressions idiomatiques, que les algorithmes peinaient à interpréter et traduire avec précision, sont désormais en cours d'intégration à leurs répertoires.

Le domaine de la traduction, de par sa nature multidisciplinaire, a développé une relation vaste et ouverte avec l'Intelligence Artificielle (IA). Dans ce croisement entre la traduction et l'IA, la Linguistique informatique constitue un domaine de première ligne. Cette discipline se consacre au développement et à l'application de méthodes informatiques pour analyser, façonner et comprendre le langage naturel. Fondée sur des concepts et des techniques de linguistique théorique, d'informatique et d'intelligence artificielle, la Linguistique informatique vise à automatiser les processus relatifs au langage, comme la traduction automatique, le traitement de texte, l'analyse des sentiments, la synthèse vocale et d'autres tâches linguistiques.

Des questions comme l'ambiguïté linguistique, les variations linguistiques, le contexte culturel, la complexité sémantique, les figures de style comme l'ironie et le sarcasme, la capacité de généralisation, le traitement des discours longs, la créativité et l'originalité restent des défis nécessitant encore du temps et des ajustements avant de parvenir à des résultats plus subtils dans l'utilisation de ces ressources par des systèmes non humains. Pour résumer, tant la technique de réalisation d'une traduction humaine que la simulation de traduction à travers un système informatique sont des entreprises complexes et délicates.

Les outils de traduction assistée par ordinateur ont fait prendre un virage radical à la traduction dans les années 1990. La caractéristique la plus notable de ces outils (TAO) est qu'ils produisent, comme le rappelle Stephen Doherty (2016, p. 950), une mémoire de la traduction, ce qui les rend capables de réutiliser les données traduites dans une nouvelle composition linguistique similaire. Ainsi, comme l'affirme Doherty, le développement des outils de TAO a permis aux traducteurs de constituer leurs propres collections de traduction, stockées pour un usage ultérieur. Une banque de mémoires de traduction, utilisable tant à des fins commerciales qu'académiques (Doherty, 2016, p. 953).

Si l'on envisage la fonction du traducteur selon la perspective benjaminienne, c'est-à-dire comme un créateur de connexions linguistiques, par rapport à une vision du monde kantienne où le traducteur représenterait une solution à la tour de Babel, une résistance à la société post-babélienne, alors la création d'une banque de données autoalimentées par nous tous, dans nos actes quotidiens de saisie de texte, de traduction d'une page web ou d'utilisation d'un traducteur automatique, peut être considérée comme une tentative d'uniformisation du langage. À son tour, cette perspective pourrait être interprétée comme une forme d'effacement graduel de la mémoire linguistique, de ses connexions culturelles et de sa pluralité. Transformer les langues en codes complexes, bien loin de les affranchir, les enferme dans un monde de généralisations, où leurs singularités sont mises au service du marché.

Le concept d'« agencement machinique », tel que proposé par Gilles Deleuze et Félix Guattari (2011), fait référence à un mode de compréhension de la réalité et des interactions au-delà des structures humaines conventionnelles. Ce concept repose sur une approche considérant non seulement l'interaction entre les êtres humains,

mais aussi l'interaction entre les humains et les machines, et entre les machines elles-mêmes, allant même jusqu'à inclure la relation des machines avec l'environnement et le contexte dans lequel elles opèrent.

Deleuze et Guattari défendent l'idée selon laquelle l'agencement machinique est une façon de décentraliser l'agentivité humaine et de reconnaître la complexité des interactions ayant lieu entre les systèmes technologiques, sociaux et environnementaux. Ce concept, au lieu de considérer les êtres humains comme les seuls agents actifs de notre monde, souligne l'importance des relations entre les humains et les non humains dans la construction de la réalité.

D'autre part, nous devons insister sur le fait que, bien qu'il s'agisse d'un concept fondamental dans l'œuvre des auteurs, la notion de « machine » ne se limite pas aux objets technologiques ou mécaniques. D'après la conception des philosophes Broeckman (2001) et Soares et Miranda (2009), les machines sont des entités plus vastes, également nommées « corps sociaux », qui connaissent une transformation en continu. Dans cette perspective, nous pouvons ainsi parler de « machines de subjectivation » recouvrant différents domaines : linguistique, psychanalytique, médiatique, littéraire, moral, éthique, familial, monétaire, publicitaire, entre autres. Le concept de « subjectivation » fait référence au processus par lequel un individu ou sujet se constitue en tant que sujet autonome, doté de subjectivité, c'est-à-dire d'expériences, de pensées, de désirs et de valeurs propres. Ce processus implique l'internalisation de normes, de valeurs culturelles, d'influences sociales et d'expériences personnelles qui façonnent l'identité et la subjectivité d'un individu. L'idée sous-jacente est que la subjectivité est un processus de production continu, comme le fait remarquer Guattari : « La seule finalité acceptable des activités humaines est la production d'une subjectivité qui enrichisse constamment notre relation avec le monde » (Guattari, 1992, p. 33).

La tentative d'humanisation de termes tels qu'« algorithme » (le qualifier avec des caractéristiques humaines, comme interpréter, par exemple), comme s'ils étaient dépourvus de toute influence humaine véhicule un phénomène encore plus élargi de réification et d'aliénation. Cette perspective cherche à dissocier la compréhension de ces processus des responsabilités individuelles, à travers les actions et les conséquences de l'usage inconsidéré de l'intelligence artificielle. La quête de rationalisation ou de modernisation dans certains aspects de la vie fréquemment considérés essentiels pour le « progrès de la société » peut également entraîner des nuisances, des effacements, de l'indifférence et une négation vis-à-vis de l'altérité. Ceci est valable aussi bien à travers l'utilisation de l'IA dans les contextes de guerres et de conflits actuels, que dans le domaine de la traduction où l'autre est spolié de sa subjectivité humaine pour être traduit par une machine, bien que cette intention soit originaire d'un être humain. Externaliser la traduction de l'autre transforme non seulement les relations en objets statiques, mais perpétue également l'aliénation continue de l'essence humaine, transformant les interactions en simples produits dans le vaste engrenage de la fabrication de « marchandises ».

Si nous considérons valide l'argumentation de Smith (2019, p. 90), nous pouvons conclure que, lorsque nous évoquons l'IA, nous n'abordons pas une véritable forme d'intelligence. Selon cette perspective, l'IA n'aurait pas la capacité d'émettre des jugements sur les informations qu'elle reçoit et accumule. Cette limitation s'étendrait également à l'intégration des données stockées. D'après Smith, l'intelligence nous pousserait obligatoirement à émettre un jugement, à condition que l'information soit compilée à partir de différentes sources et circonstances (2019, pp. 90-91).

Envisager l'Intelligence Artificielle (IA) et son application dans le domaine de la traduction uniquement comme une avancée positive qui accélère, simplifie et perfectionne la pratique quotidienne reviendrait à croire que des solutions telles que l'économie collaborative, ou les plateformes collaboratives, ont vu le jour uniquement pour améliorer la qualité de vie, ignorant les enjeux liés à la précarisation des relations de travail et aux droits des individus concernés.

La thèse que nous défendons ici est la suivante : loin de diaboliser l'utilisation de l'IA en traduction, nous affirmons que son utilisation confère un sens nouveau au concept même de « traduction ». Nous souhaitons ainsi démontrer comment la traduction est exercée à une époque de « non traduction », où nous sommes immergés dans un monde qui tente de se présenter comme déjà traduit, comme un don et non comme quelque chose à être pensé, réfléchi, traduit. La notion de paratraduction, un terme relativement récent en traduction, peut fonctionner comme pratique théorique contribuant à délimiter le seuil entre une traduction réalisée par l'IA et une traduction réalisée par des êtres humains. Traduire n'est pas uniquement un passage ou transfert, mais aussi un acte de renonciation à sa langue, à son code linguistique, pour plonger à la rencontre de l'autre. S'il n'est pas possible de traduire l'autre dans sa totalité, la tentative crée un mouvement de retour vers l'autre dans le respect de la dignité, élément fondamental de la rencontre et de l'altérité. C'est pourquoi la traduction humaine a lieu, selon les termes d'Alexis Nuselevici, lorsque l'on touche à l'« intraduisible ». Ce processus serait indissociable de la condition humaine dont il est imprégné, ce qui en fait le garant des principes éthiques de l'altérité.

LA PARATRADUCTION À L'ÉPOQUE DE L'IA

Dans la présentation du numéro dédié à la paratraduction de la prestigieuse revue *Meta*, le théoricien José Yuste Frías (2022a, p. 503) s'interroge sur ce concept : est-il réellement novateur dans le vaste domaine des études de la traduction ? Il précise que la paratraduction ne correspond pas exactement à la catégorie de « concept », mais plutôt à celle de « notion ». Il suggère que la paratraduction n'est pas une idée abstraite ou générale, mais bien une essence qui façonne la compréhension de la traduction comme une représentation mentale concrète. Ainsi, la paratraduction implique un pro-

cessus d'étude, un jugement et une vision pratique acquise à travers l'expérience de la traduction, permettant d'exprimer ce que l'on pense (Yuste Frías, 2022b, pp. 54-55).

Dans son texte « Paratraduction : du seuil et du traduire » (Nuselovici, 2022, p. 666), Alexis Nuselovici (Nouss) affirme que traduire est une pratique de délimitation soit, au sens large, une « pensée du seuil ». En posant cette définition, le penseur français décrit la paratraduction à l'opposé de l'idée selon laquelle la traduction serait un passage ou un transfert, en soutenant qu'elle serait plutôt, dans un contexte mondialisé, une forme de « résistance à l'hégémomisation des flux langagiers » (Nuselovici, 2022, p. 667). Dans cette allégorie fantastique du seuil, alléguant que la traduction et la paratraduction appartiennent à cet espace, le penseur les dépeint toutes deux comme des domaines de « défection », en paraphrasant Walter Benjamin selon un lexique propre à la théorie martiale : « quitter sa langue (car on traduit) et abandonner l'autre langue (car on traduit) » (Nuselovici, 2022, pp. 666-667).

Le fait d'interpréter tant la traduction que la paratraduction comme des actes de résistance, conformément aux propos de Alexis Nuselovici (2022, pp. 666-667), révèle qu'elles n'ont jamais été uniquement une transition entre deux langues et cultures. Sinon, il s'agirait d'une simple codification, d'une transfusion sémantique d'un « corps culturel à un autre », une tâche qu'une machine pourrait effectuer et qui ne mériterait pas le nom de « traduction ». La distinction réside dans l'« exploration de l'intraduisible », en restant sur le « seuil du traduisible ». Traduire à une époque pétrie de technologie, et adopter la notion de paratraduction dans notre méthodologie, est une façon de résister à la réification, à l'idée selon laquelle cette tâche pourrait être réduite au statut de marchandise. La pratique de la traduction est constituée de tant de subjectivités que les algorithmes, avec leur caractère artificiel controversé, ne parviennent pas à déployer l'« intelligence » nécessaire pour l'exercer correctement.

Si l'acte de traduire est également, comme l'affirme Yuste Frías (2011), une expérience, cela pose une question essentielle sur la relation entre la traduction et l'IA : l'impossibilité des machines et de l'algorithme à créer des expériences. Traduire c'est, entre autres, établir des liens, des connexions. C'est sur cet aspect que porte la pensée de Yuste Frías, quand celui-ci souligne l'importance du seuil en traduction et en paratraduction (Yuste Frías, 2022b, p. 59).

Le concept de paratraduction est apparu en 2004, sous la forme d'un néologisme dans la thèse de doctorat du professeur Xoán Manuel Garrido Vilariño (2005), réalisée sous la supervision du professeur José Yuste Frías. À la lecture de la thèse, il apparaît clairement que la paratraduction serait, outre une terminologie nouvelle, un outil méthodologique essentiel en traductologie. Yuste Frías, qui est actuellement la référence théorique en matière de paratraduction, soutient qu'il est indispensable de revenir à la notion de paratextualité de Gérard Genette pour comprendre la paratraduction. Tout comme la paratraduction, la paratextualité est un néologisme créé en 1979 en référence à la notion de « transtextualité » (Genette, 1989). La recherche historique réalisée par Yuste démontre que, des années plus tard, Genette a reconnu

qu'en réalité, il souhaitait désigner « tout ce qui met le texte en relation, de façon manifeste ou secrète, avec d'autres textes » (Yuste Frías, 2022b, pp. 32-36). Notons que la naissance de la notion de « transtextualité » selon Genette entretient une relation profonde avec la philosophie de la transcendance appliquée au langage.

À partir de cette base théorique, la notion de paratextualité se développe en tant que conséquence de deux sous-catégories : le péri texte, qui comporte tout ce qui se situe autour du texte dans la limite de son espace physique, et l'épi texte, qui inclut tout ce qui est extérieur au texte imprimé, permettant sa circulation sur différents supports (Yuste Frías, 2022b, p. 35). En quoi la notion de paratexte est-elle liée à la paratraduction ? Yuste Frías attire l'attention sur la nécessité d'éviter les conclusions hâtives, afin de ne pas confondre la paratraduction avec la « traduction du paratexte ». L'auteur de l'École de Vigo affirme, par ailleurs, que la notion de « paratexte » ne saurait se limiter au paratexte littéraire et au support du livre imprimé. À l'ère numérique, les productions paratextuelles liées à la traduction vont au-delà de l'ensemble de paratextes verbaux décrits par Genette (Yuste Frías, 2022b, pp. 32-36).

La paratraduction se situe dans cette zone frontière : son domaine s'étend au-delà de la traduction des paratextes, en permettant une interprétation plus profonde, qui s'avère nécessaire à l'exercice de la traduction à l'ère numérique. L'interprétation des significations, au moyen d'une approche multisémiotique dans laquelle les paratextes se présentent sous différentes formes non verbales, constitue le cœur du processus de paratraduction. Yuste Frías insiste sur le fait que les textes traduits ne peuvent exister par eux-mêmes : ils doivent être accompagnés de leurs « paratextes paratraduits » de la manière appropriée (Yuste Frías, 2022b, p. 57).

La paratraduction implique la déconstruction de tout ce qui se trouve « en périphérie du texte » (Yuste Frías, 2022b, p. 32). Cette conception élargie s'applique également à d'autres formes de traduire le monde, au-delà du langage verbal. Il existe un besoin urgent de repousser les limites de la traduction, au-delà des frontières, des structures symboliques, de l'intentionnalité, de la subjectivité et, jusqu'à un certain point, de la transcendance. Ceci ne peut pas encore être réalisé de manière artificielle, au moyen d'une banque de données d'informations croisées. Dans ce contexte, la résistance gagne en pertinence lorsque l'on appréhende la notion de paratraduction comme une façon de combattre la réification et l'aliénation qui, souvent, imprègnent la pratique de la traduction et les productions de significations qui lui sont associées (Honneth, 2012, p. 105).

L'intelligence artificielle occupe un rôle de plus en plus important dans la médiation des relations humaines, bien souvent orientées vers la production et la consommation de biens matériels. C'est pourquoi reconnaître la traduction comme une expérience de rencontre, dans laquelle l'altérité occupe un rôle central, est une façon de résister à la chosification de la vie et des individus. Cette approche favorise un retour à la dignité et à la condition humaine, si l'on considère que la condition humaine est la capacité des individus d'agir, de communiquer et de créer du sens à partir de la

sphère publique. Cette dimension de l'action est caractéristique de l'expérience humaine dans le monde, la distinguant des autres formes de vie (Arendt, 2016).

CONCLUSION

Nous nous appuyons sur la pensée du philosophe Byung-Chul Han (2021, pp. 51-52) pour insister sur le fait que la pensée humaine est, par nature, un processus analogique. Par conséquent, il est essentiel de défendre l'hypothèse selon laquelle la dimension affective joue un rôle fondamental dans la formation de cette pensée. Selon Han, l'intelligence artificielle est dépourvue de cette dimension « affective-analogique », c'est-à-dire de la capacité de ressentir des émotions au-delà du traitement des données et des informations.

Loin de se limiter à de simples relations émotionnelles, la dimension affective est porteuse d'un ensemble complexe d'expériences humaines, allié à la manière dont les émotions interagissent avec nos facultés cognitives. C'est cette interaction qui procure à la pensée humaine sa profondeur, ses nuances et sa capacité à comprendre le monde de manière holistique. Si l'intelligence artificielle peut réaliser des calculs complexes et des analyses de données à une vitesse surprenante, elle est encore loin de reproduire l'expérience humaine.

En appréciant l'importance de l'aspect affectif dans la construction de la pensée, nous parvenons à la conclusion que l'intelligence artificielle, aussi avancée qu'elle soit, n'est pas apte à saisir pleinement la complexité de la pensée humaine. La dimension émotionnelle et analogique est essentielle à la compréhension du monde et des interactions humaines. Dans l'exercice de sa pratique, le traducteur doit prendre en compte ces aspects.

En philosophie, Han soutient que l'intelligence artificielle ne saurait produire une pensée authentique puisqu'elle est intrinsèquement « fermée sur elle-même » (Han, 2021, p. 54). Malgré son importante capacité de traitement de données, elle est dépourvue de ce que l'on pourrait appeler « esprit » ou « âme ». Par conséquent, l'utilisation des outils d'IA en traduction revient à ignorer cet élément spirituel et la notion de « correspondance » mise en lumière par Heidegger en lien avec le monde analogique (Heidegger, 2003, p. 21). Dans la pensée heideggerienne, comme l'observe Han, la pensée est un processus analogique relié à une « voix » qui le définit et le fait entrer en harmonie avec lui-même (Han, 2021, p. 55). L'intelligence artificielle, quant à elle, ne bénéficie pas de cette correspondance, puisque la « voix » ne possède pas d'esprit pour la guider et l'harmoniser. En d'autres termes, l'intelligence artificielle est « sourde » et dépourvue de cette dimension de la « voix ». Or, traduire est un acte d'écoute attentive, d'attention et de reconnaissance à travers la voix. Si l'on n'entend pas, on ne peut pas traduire. C'est pourquoi une traduction réalisée par l'IA est inca-

pable de susciter l'empathie, puisqu'elle est dépourvue de cette capacité d'écoute et ne peut pas interpréter l'altérité, faute de « phatos » et de la passion nécessaire.

En soutenant que la paratraduction représente une forme de résistance au processus de réification caractéristique de l'ère de l'Intelligence Artificielle, nous souhaitons essentiellement souligner le fait que notre modèle de pensée analogique n'est pas susceptible d'être compris par l'IA. L'incapacité de l'IA à interpréter et traduire ce modèle de pensée conduit à une réduction de l'individu, lui refusant la reconnaissance qui lui est due et transformant les processus de dialogue en des processus superficiels dépourvus d'« expérience », une catégorie intrinsèque aux relations humaines.

La notion de paratraduction est un instrument permettant de comprendre que les seuils et les zones grises font partie de ce qui est exprimé, et que le champ de l'intraduisible est intrinsèque à l'art de la traduction. Les algorithmes, tout comme la subjectivité humaine, recèlent de nombreuses incertitudes. Cependant, nous sommes capables de développer une réflexion sur ces zones grises, et de créer des traductions qui évoluent sur cette limite. À l'inverse, l'intelligence artificielle est limitée par sa capacité à apprendre du passé, et son calcul du futur n'est pas en phase avec la véritable signification de ce terme, comme le fait remarquer Han (2021, p. 59). Si l'IA est « aveugle face aux événements » et dépourvue de la « négativité de la rupture », puisqu'elle est incapable de permettre l'apparition de la nouveauté, elle ne peut pas réaliser de traductions, qui puisent leur essence dans la nouveauté. Avec l'IA, tout reste identique, même quand tout semble différent. En traduction, tout est nouveau, même quand tout semble identique. Traduire est un acte d'intelligence, un choix libre et ouvert entre plusieurs options. Avec l'IA, l'intelligence est programmée et n'existe qu'entre des options prédéterminées. Tandis que la traduction ouvre des portes sur des mondes nouveaux, l'intelligence artificielle se contente de permettre leur existence de manière limitée. Chaque philosophe crée un nouveau langage, chaque traduction génère un nouveau langage. Ceci est possible uniquement parce que le philosophe, tout comme le traducteur, emprunte des chemins inexplorés.

BIBLIOGRAPHIE

- Aldiss, B.W. (2001). *Los superjuguetes duran todo el verano y otros*. Barcelona : Plaza & Janés.
- Arendt, H. (2016). *La condición humana*. Madrid : Paidós.
- Barros Soares, L. & Lobo Miranda, L. (2009). Produzir subjetividades : o que significa? *Estudos e Pesquisas em Psicologia*, 2. https://pepsic.bvsalud.org/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1808-4281200900200010.
- Benjamin, W. (2011). A tarefa do tradutor. Trad. S. Kampff & E. Chaves. In *Escritos sobre mito e linguagem*. São Paulo : Editora 34. <https://www.editora34.com.br/detalhe.asp?id=689>.
- Broeckman, A. (2001). Médias mineurs – Machines hétérogènes. *Chimères : Le devenir mineur des minorités*, 42, 113-122.
- Coeckelbergh, M. (2023). *La filosofía política de la inteligencia artificial*. Madrid : Cátedra.
- Deleuze G. & Guattari, F. (2011). *O Anti-édipo : Capitalismo e Esquizofrenia*. São Paulo : Editora 34.
- Doherty, S. (2016). The impact of translation technologies on the process and product of translation. *International Journal of Communication*, 10, 947-969.
- Garrido Vilarinho, X.M. (2005). « Traducir a Literatura do Holocausto : traducción/paratraducción de “Se questo e un uomo” de Primo Levi » [doctoral dissertation]. Universidade de Vigo.
- Genette, G. (1989). *Palimpsestos. Literatura en segundo grado*. Madrid : Taurus.
- González Vidal, J.C. (2008). Semiótica y cine : lecturas críticas. In P.M. Sapateiro Vieira (éd.), *Revisão e qualidade na tradução : reflexões teóricas e práticas* (pp. 127-153). Morelia : UMSNH.
- Guattari, F. (1992). *Caosmose : Um novo paradigma estético*. Trad. A.L de Oliveira & L.C. Leão. Rio de Janeiro : Editora 34 (1996).
- Han, B.C. (2021). *No-Cosas. Queiebras del mundo de hoy*. Barcelona : Taurus.
- Han, B.C. (2023). *La crisis de la narración*. Barcelona : Herder.
- Heidegger, M. (2003). *Aportes a la filosofía : acerca del evento*. Buenos Aires : Biblos.
- Honneth, A. (2012). *Reificación. Un estudio en la teoría del reconocimiento*. Buenos Aires : Katz.
- Kay, M. (1980). The proper place of men and machines in language translation. *Research report CSL-80-11*. Palo Alto, CA : Xerox Palo Alto Research Center. Repr. in *Machine Translation* 12 (1/2), 1997, 3-23.
- Kenny, D. (1996). It looks for all the world as if Günter Grass writes in English. *Translation Ireland*, 3, 12-13.
- Nuselovici, A. (2022). Paratraduction : du seuil et du traduire. *Meta*, 3, 665-671. <https://doi.org/10.7202/1100480ar>.
- O'Reilly, T. (2005). What is Web 2.0 : Design patterns and business models for the next generation of software. *Communications & Strategies*, 1, 17, 17-37.
- Passini, M. (2015). O tradutor como redentor em Walter Benjamin. *Caderno Walter Benjamin*, 15, 32-42. <https://doi.org/10.17648/2175-1293-v152015-03>.
- Smith, B.C. (2019). *The Promise of Artificial Intelligence : Reckoning and Judgment*. Cambridge : MIT Press.
- Yuste Frías, J. (2011). Leer e interpretar la imagen para traducir. *Trabalhos em Lingüística Aplicada*, 50, 257-280.
- Yuste Frías, J. (2022a). Aux seuils du traduire. *Meta*, 3, 503-518. <https://doi.org/10.7202/1100471ar>.
- Yuste Frías, J. (2022b). Teoría de la paratraducción. In J. Yuste Frías & X.M. Garrido Vilarinho (dir.), *Traducción & Paratraducción I. Líneas de investigación* (pp. 29-64). Berlin : Peter Lang.